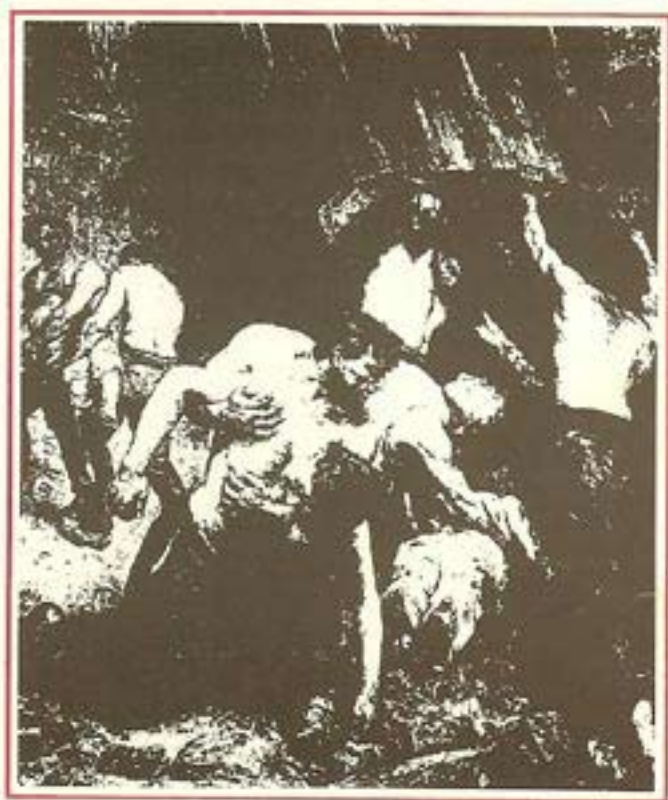


Philippe Berthaut

TREIZE LAMPES BLEUES SEULES ÉCLAIRERONT LA VILLE



Fragments
de la mémoire ouvrière
de Bagnères-de-Bigorre

Privat

LE livre que voici est, profondément, une œuvre collective. Celle des ouvriers et des ouvrières qui ont travaillé dans les différentes usines de Bagnères-de-Bigorre.

Paroles mêlées, articulées autour des documents d'archives, photographies et signes qui sont autant de points d'ancrage à cette mémoire, les textes proviennent pour l'essentiel d'une longue et minutieuse enquête de terrain. La transcription « brute » des entretiens a été privilégiée, par respect pour une parole qui se censure elle-même bien assez, sous prétexte qu'elle ne sait pas s'exprimer *comme il faut*... Peu importe, dès lors, de nommer chaque témoin ou acteur par son nom ; peu importent le trou de mémoire, l'à peu près des souvenirs : comment chacun se souvient vaut, ici, autant que ce dont on se souvient.

Si la poésie, puissante et efficace, émane à presque chaque page, elle n'a pas été plaquée de propos délibéré. C'est que la mémoire ouvrière, en même temps qu'elle alimente les regards de l'historien, du géographe, de l'archéologue et du journaliste, produit ce que Philippe Berthaut qualifie de « redoutable machine littéraire ». En l'occurrence, un *grand livre*.

L'auteur : Philippe Berthaut est né en 1952. Après un D.E.A. de Lettres Modernes à l'Université de Toulouse le Mirail, il devient auteur-compositeur-interprète. Il a toujours donné aux lieux et au rapport privilégié qu'il entretient avec eux une place centrale aussi bien dans ses spectacles sur Toulouse comme les « Chants-trajets », sur son enfance à Espalion (12) dans le « Chant-flipper » (réalisé par FR3 en 83) que dans son travail avec le poète Guillevic pour la création de « La Terre est mon Bonheur » en 1987. C'est dans le même esprit que Philippe Berthaut a enquêté pendant plus d'un an pour rassembler le matériau de ce livre.

I.S.B.N. 2.7089.8616.3 - 120 F



9 782708 986169

Privat

Avant-propos

Ce livre est un recueil de fragments, de sédiments apportés par les souvenirs d'ouvriers et d'ouvrières ayant travaillé dans les différentes usines de Bagnères de Bigorre, et qui, ainsi réunis tentent de rendre compte de la « fluctitude », comme dirait l'un des leurs, de ces vies. C'est une sorte de paysage en mouvement avec figures. Des photos, des documents, des paroles vivantes, des compilations d'archives, d'enquêtes scolaires, de journaux vont ainsi former une mosaïque d'espaces où vont se déployer les récits de ces vies ouvrières.

Cela tient du travail d'historien, de géographe, d'archéologue, de journaliste, mais ne s'enferme jamais dans une de ces disciplines. Ce livre joue avec toutes ces approches pour en tirer plusieurs récits, libres de toute idée préalable, ouverts à la rêverie. Il n'y a rien à prouver, il n'y a qu'à agencer ce qui va se dire, en ciselant l'écrin où ces écrits vont se déposer. L'auteur a simplement voulu donner une dimension poétique à la lecture de cette mémoire, à la fois collective et subjective, à cette traversée des signes.

Ce livre, profondément, est une œuvre collective. Toutes ces paroles mêlées, articulées entre elles et qui génèrent les récits proviennent d'interviews, de paroles vivantes. Elles deviennent ainsi une seule parole fragmentée et se rassemblant pour donner lieu à cet objet : le livre.

J'ai tenu à privilégier la retranscription « brute » des interviews, par respect pour une parole qui se censure déjà suffisamment elle-même, sous prétexte de ne pas savoir s'exprimer comme il faut. J'ai donc fait le choix de considérer ces façons de parler comme tout autant de styles inentamables. Peu importe ainsi de nommer à chaque fois les personnes, peu importent le trou de mémoire, l'à-peu-près des souvenirs, la reconstruction erronée même, quand l'erreur ne tient pas à un événement historique précis et facilement rectifiable. Comment chacun se souvient vaut, ici, autant que ce dont on se souvient.

Toutes ces voix par ailleurs construisent une redoutable machine littéraire. C'est en cela que la lecture obligatoirement subjective bien que non-partisane que je propose ne pouvait être qu'une lecture « poétique ».

A V I S

= = =

D'ordre préfectoral l'éclairage public sera supprimé à dater de ce soir 1er Septembre : Treize lampes bleues seules éclaireront la Ville .

Les particuliers doivent , sous peine de sanctions très sévères, camoufler toutes les ouvertures de façon à ne pas laisser percer aucun rayon de lumière .

On commencera, dès ce soir, le creusement des tranchées; les personnes qui bénévolement voudront aider à ce travail devront se faire inscrire à la Mairie et se munir d'une pelle et d'une pioche .

Le Maire recommande à tous les Citoyens de rester calmes , d'avoir confiance dans l'avenir de la patrie et de coopérer avec courage à la défense commune .

Bagnères-de-Bigorre, le 1er Septembre 1939

Le Maire,

SURE BIE , signé

J'entends par là que tous les éléments de ce réel qu'il m'a été donné de rencontrer et de brasser, je les ai considérés comme les mots d'un nouveau lexique, subissant les règles d'une nouvelle grammaire, pour parler de ça, de cet objet tout neuf : la Bagnères Ouvrière.

Cela ne fut pas simple en son début. Passé le moment de prise de contact, de recherche des repères, se pose l'inévitable question : par où commencer ? En cela le fait d'être étranger au lieu est un avantage. Les informations s'accumulent, les contacts se nouent, les noms des rues, des gens, des quartiers se mettent à prendre figure et chair. Je fouille dans les archives, je me nourris d'écrits, je commence à prendre prise à tel point qu'on me dit : « Vous allez en savoir plus que nous. »

Cela est très flatteur mais n'est pas juste. Je peux remettre en mémoire des événements tels que la chute du tramway portant des boulangers au

Pont de Gripp en 1921, l'épidémie de fièvre typhoïde de 1931, ou la cérémonie de l'omelette au Bédât, le lundi de Pâques, je me heurte à cette limite : ces souvenirs ne me parlent que d'eux.

Cependant pour les Bagnèrais, ce qui a été « remis » en mémoire se met à travailler, s'associe à d'autres souvenirs, réchauffe des images, des sentiments, des sensations qui resteront au fond de chacun et ne franchiront jamais les lèvres. Cette part de silence est à entendre aussi. Personne ne peut la maîtriser. Il faut aussi travailler à rendre possible l'espace où cette mémoire pourra secrètement se loger.

Il apparut clairement dès le début que ce livre devait en contenir deux ou plus exactement être lisible à deux niveaux. Le premier niveau de lecture concerne les gens de Bagnères, ouvriers d'abord, devant qui va s'ouvrir le territoire de leur vie et où vont fleurir « les souvenirs personnels à eux ». L'autre niveau de lecture s'adresse à ceux qui traversent sans s'arrêter pour aller skier à La Mongie et enfin à ceux qui connaissent à peine le nom de Bagnères. Je souhaite que ce livre leur fasse découvrir cette Bagnères ouvrière dont nul dépliant touristique ne parle et qui mérite largement d'être l'objet d'un voyage « poétique ». Il suffit d'accepter que le réel vous donne une bonne leçon et que même s'il ne déploie pas toujours de la séduction, cela vaut le coup d'aller à lui, de l'interroger, de le pousser à livrer toutes ses richesses en nous disant vraiment comment les femmes et les hommes le vivent, le subissent, mais aussi le font bouger et l'inventent.

Le choix du titre fut facile. Il s'est imposé de lui-même, lorsque il m'apparut dans ce document trouvé aux Archives municipales. « Treize lampes bleues seules éclaireront la ville » émergeait au milieu des consignes préfectorales comme la magnifique preuve de cette dimension poétique du réel. Le sous-titre : « Fragments de la Mémoire Ouvrière de Bagnères-de-Bigorre » confirme au lecteur qu'il ne s'agit pas d'un roman.

C'est autour de ces treize lampes/chapitres que le livre va se construire. Chaque chapitre a son autonomie, son déroulement particulier, son imaginaire bien à lui, sa propre lumière.

Les quelques éléments de fiction que j'introduis sont tous fondés. Peut-être quelques débordements inévitables pourront surprendre certaines personnes mais ce sont les différents lieux qui ont suscité leur propre fiction. Une carrière de marbre, une ardoisière, une usine de textile reposant sur des canaux, l'usine Soulé, tous ces lieux portent en eux un imaginaire fécond et secret.

Qui dit « poétique » ou « imaginaire » ne dit pas invention qui viendrait recouvrir le réel pour l'enjoliver. On y parlera des luttes, des grèves, de la vie quotidienne, des journées tragiques de juin 44. Il y aura des voix de tous âges.

J'ai voulu mêler à la mémoire en train de se faire des jeunes, celle des adultes et des anciens, pour que chacun en apposant le sceau de son regard et de sa voix puisse y reconnaître la trace de son passage.

Ce livre est aussi un livre de commande. Tout un travail avait été enclenché en amont sur le thème : « Cent ans de mémoire ouvrière ». Lancé à l'origine par Marie-Laure Eydeli, ce travail avait donné lieu à des animations en milieu scolaire. Yves Léonard spécialiste en audio-visuel fut pressenti pour réaliser les premières interviews. Je dois d'abord remercier René Trusses, secrétaire de la Fédération des Œuvres Laïques des Hautes-Pyrénées de m'avoir proposé pour l'écriture de ce livre que Jacques Brianti, peintre, premier adjoint au Maire et responsable de l'Office culturel de Bagnères avait en dernier recours retenu comme projet.

J'eus toute liberté pour ce travail. Je tiens aussi à remercier Daniel Fillastre, Directeur du Centre culturel pour l'aide amicale et efficace qu'il m'apporta avec le personnel du centre tout au long de ma présence sur le terrain, ainsi que tous les amis découverts dont l'accueil fut toujours chaleureux.

Pour exister ce livre a eu besoin des magnifiques photos de Bernard Clos et de Monsieur Alix, Yves Léonard, ainsi que des interviews de :

- Mesdames Lhez, Belin, Alonso, Alcorta, Soulier, Laouna, Bacquerie-Delode,

- Mademoiselle Ordonez Marie-Anne,

- Messieurs Pepouey André, Ordonez, Lhez R. et Ph., Barbe Jean, Tana Floréal, Constant, Meunier, Fourcade de Lesponne, Bernard Lucain, Belin, T. Baqué, Rousse, le Directeur de Val d'Arize, Martinez, Bénézech, Cazenave et Lavigne de Gerde, Rami.

Certaines personnes n'ont pas souhaité être citées.

Je remercie pour leur aimable et précieuse collaboration Monsieur le Maire Eugène Toujas, le personnel des Archives municipales, Monsieur et Madame Martin de Gerde, Paul Castanier, Henri et Marie-Hélène Bives, Philippe Guitton, Monsieur Gonzales, Francis et Nathalia Begbéder, Luc Adison, une classe de Seconde du lycée Victor Duruy (Professeur H. Bives), Danièle Sindic de Pau, historienne, tout le personnel de la Bibliothèque municipale, Michel Lac et les responsables de l'U.L. CGT, et toutes les personnes entendues au travail, au marché, dans la rue, dans les cafés et dont j'ignore le nom. Je ne voudrais pas oublier Bardaji des Chanteurs Montagnards, François-Claude et Anna-Maria Sizarret, la dame fleuriste de la rue du Maréchal Foch et M. Peré, imprimeur.

Je remercie également la Direction des Etablissements Soulé pour m'avoir permis la visite des Ateliers ainsi que son Comité d'entreprise, et aussi la Direction de la Société Textile des Pyrénées.

I

La ville d'au-dessus des eaux

Il y a très longtemps, aux premiers temps de l'humanité, les hommes qui tentaient avec beaucoup de difficultés de prendre la position verticale découvrirent au cours de cet effort qu'ils étaient aussi capables de rêver. Jusque-là, ils pensaient avoir pouvoir sur cette terre encore jeune qu'ils épousaient à plein corps. Au fur et à mesure de leur apprentissage de la station debout, ils sentirent que leurs rêves se scindaient en deux blocs. C'est ainsi que les rêves noirs de leur peur allèrent se cristalliser en blocs d'ardoise. Ils ordonnèrent à la terre de les recouvrir sous une vaste couche d'humus et décidèrent de ne plus s'en occuper.

Par contre leurs rêves heureux partirent se solidifier en blocs de marbre, aux couleurs magnifiques et imprévisibles, affleurant au regard. Ils exigèrent de la terre qu'elle ne les recouvrit pas entièrement. Cependant, dans les terribles tremblements des premiers jours, bien avant que la neige ne fit son apparition sur les Pyrénées, les blocs d'ardoise s'arrachèrent et réapparurent au grand jour. Les hommes étaient debout depuis déjà pas mal de temps et pour continuer de consolider leur ascension, ils construisaient des cabanes en branches comme le font les enfants au Bédât, puis des maisons. Les murs étaient de marbre et pour conjurer la nuit ils découpèrent les blocs d'ardoise en petites feuilles carrées qu'ils accrochèrent sur leurs têtes avec beaucoup de soin. Mais même ainsi découpés, travaillés, en quelque sorte exorcisés, les rêves noirs continuaient de s'agiter dans leurs corps. Alors ils se mirent à pleurer pour la première fois, faisant sourdre de toutes parts sources et fontaines. Et c'est ainsi que naquit Bagnères.

A l'intérieur de ces pleurs se glissèrent des jeunes filles que l'on disait belles et blondes. Elles vivaient paisiblement au bord des lacs et se laissaient aborder sans être effarouchées par les bergers qui menaient leurs troupeaux. Il arrivait que cela se terminât par un mariage.

On raconte ainsi qu'une fois, un jeune homme, allant chercher de l'eau, aperçut sur le bord de la fontaine un fil de soie ou d'une matière qui ressemblait à de la soie. Il se mit à l'enrouler et l'enrouler et toujours il enroulait, toujours il avait du fil ; longtemps il continua de tirer son peloton de soie. Il eut à la fin une grosse pelote de soie et finalement au bout du fil est apparue « Madama d'Aygués », une belle jeune fille blonde, en français : « Madame des Eaux ». Ce récit est emprunté au livre de Xavier Ravier *Le Récit Mythologique en Haute-Bigorre*, Edisud, éditions du CNRS.

Ils décidèrent de se marier. De ce mariage naquirent deux filles, deux filles jolies, blondes, avec de longues tresses. Un jour cette « Madama d'Aygués » convoqua son époux et lui intima l'ordre de ne plus jamais l'appeler par ce nom de « Madama d'Aygués ». Cet étrange interdit frappant la nomination de sa propre origine n'a jamais été bien élucidé. Et il n'est pas impossible que ce même interdit continue de se manifester chaque fois que l'on demande aux gens de parler d'eux-mêmes. Peut-être en ce temps-là, cette dénomination était péjorative, plus proche de sorcière que de fée. Quoiqu'il en soit, le mari fit un jour de colère ce que sa femme lui avait interdit. Elle partit le soir-même et après mille péripéties de réconciliation qui ne nous concernent pas directement elle ne reparut plus jamais à la ferme.

Ce que l'histoire locale laisse étrangement dans l'obscur c'est le fait que ces « Madamas d'Aygués », que l'on peut aussi bien baptiser nymphes, étaient de deux ordres. Il y avait les nymphes des sources et les nymphes de l'Adour. Cela est pourtant attesté dès 1698 dans une correspondance très curieuse relatant un voyage à Bagnères effectué par Michel Bégon, intendant de la marine à Rochefort :

« Que dites-vous de ces truites du bassin qui est dans le jardin de Médous, qui l'ont tellement partagé entr'elles qu'il n'est pas permis à celles de droite d'entrer dans les eaux qui appartiennent à celles de gauche, quoiqu'il n'y ait rien qui sépare ».

Tout le monde sait bien ici que la truite est une des formes possibles que prennent ces êtres secrets et attachants. On suppose que le premier ordre de ces nymphes avait pour nom : « Ther ». On ne peut s'empêcher de faire le rapprochement avec thermalisme. Car ce sont bien elles qui incitèrent les Romains à baptiser « Vicus acquensis » le lieu de leur présence, c'est-à-dire « Ville des sources », dénomination dont l'idiome gascon avec le fameux mot de Bagnères nous a fidèlement conservé le sens. Une autre preuve nous est irréfutablement offerte par un témoignage de reconnaissance gravé dans le marbre d'une pierre votive aujourd'hui au Musée Salies sous l'escalier d'entrée.

NYPHIS PRO SALUTE SUA SEVERUS SERANUS

V.S.L.M.

Les lettres seules sont des initiales qui peuvent signifier :
V(otum) S(olvit) L(ibens) M(erito)

et tout aussi bien :

V(otum) S(uum) L(uit) M(erenti)

Nous avancerons cette remarque : à savoir que la prononciation en finale du T de Salut (Vallon de Salut) trouve peut-être son origine dans cette inscription (PRO SALUTE).

Depuis le début de leur voyage (que l'on dit commencé en Afrique), les nymphes « Ther » s'étaient chargées en chemin de principes divers suivant la nature des terrains qu'elles traversaient et l'abondance plus ou moins grande des principes volatils dus à la décomposition des roches dont elles émanent. Car ces nymphes avaient pour origine l'eau de constitution des roches libérées par les écrasements fantastiques qui se produisent incessamment au contact du feu central, suite aux transformations formidables qui se réalisent au sein de notre globe. Elles offraient ainsi aux hommes, de quelques-uns de leurs maux, la guérison.

Au livre II de ses *Essais*, Michel de Montaigne écrit :

« J'ai parcouru à l'occasion de mes voyages quasi tous les bains fameux de la chrestienté, à cette cause j'ai choisy jusqu'à cette heure à m'arrester et à me servir des eaux où il y avait plus d'aménité de lieu, commodité de logis de vivre et de compagnies, comme sont en France les bains de Banières. »

Les siècles y déversèrent leurs hommes célèbres : Henri IV, la Reine Jeanne de Navarre, Jeanne d'Albret, Madame de Maintenon, la Duchesse d'Angoulême, l'Impératrice Eugénie, le chroniqueur Froissard, Du Bartas, Lamartine, Rossini, le naturaliste Ramond, Madame Cottin, Taine, le poète Laurent Tailhade et plus près de nous Bernanos qui vécut quelques temps au 11 allées des Coustous, José Cabanis, etc.

Laurent Tailhade, précédemment cité, nous apporte dans les vers suivants une autre preuve de la séparation en deux ordres des nymphes.

*« Comme un cygne qui dort au pied de la montagne
Avec ses blés mûris, ses prés de velours verts
Et ses blanches maisons dont le seuil entr'ouvert
Laisse passer des chants que l'Adour accompagne.*

*La ville des baisers, Bagnères, au vent du soir
Livre sa nudité de nymphe et de baigneuse ;
Les paroles d'amour, sur sa lèvre rieuse,
Pareilles à de bleus ramiers, viennent s'asseoir... »*